

Emilie Fromentèze (UVSQ/CHCSC)

Doctorante en histoire contemporaine sous la direction de Christian Delporte

Sujet de thèse : « La photographie dans le quotidien France-Soir. Un fonds patrimonial au service de l'histoire du photojournalisme »

***France-Soir* au prisme de la culture de masse**



Née il y a quatre siècles, la presse, premier des médias et longtemps le plus important, a permis, par son audience et son influence, la construction d'une véritable civilisation. Au départ réservé à une élite politique et culturelle, le journal pénètre dans toutes les couches de la société. Comme l'évoque Raymond Manevy lors d'une conférence à la Sorbonne, « Par sa nature, le journal s'adresse à l'esprit du lecteur ; il se propose, en effet, de l'informer, de l'éduquer, de le

distraire¹. » En effet, diffusant l'information, la culture, les connaissances, les savoirs et le divertissement, il est un objet polymorphe qui se met au service aussi bien de l'exercice de la démocratie que de la pratique des loisirs.

L'essor de *France-Soir* est inséparable de son célèbre directeur, Pierre Lazareff (1907-1972). Il entre très tôt dans le monde du journalisme : à 23 ans, il est nommé chef des informations à *Paris-Midi*, puis, remarqué par Jean Prouvost, il rejoint *Paris-Soir* en 1932. Grand passionné d'actualité, il développe ses talents journalistiques, utilisant l'actualité, la photographie et les gros titres, pour propulser le journal au premier rang de la presse française.

Après un exil aux Etats-Unis durant la guerre, il reprend les rênes de *France-Soir*, né *Défense de la France* en 1941, afin d'en faire un journal populaire qui parle à tous. Le succès est immédiat : entre novembre 1944 (date du premier numéro officiel) et octobre 1948, le tirage de

France-Soir passe de 265 000 à 630 000 exemplaires par jour.



Rien n'est laissé au hasard ; le journal est soigné à l'intérieur par le traitement de l'information et les sujets, comme à l'extérieur dans sa création et sa diffusion. *France-Soir* s'inspire des recettes qui avaient déjà fait leurs preuves à *Paris-Soir* : les titres percutants en gros caractères, la photographie imposante et omniprésente, les multiples éditions – jusqu'à sept par jour –, la priorité accordées aux informations générales, au sport et aux faits divers, mais également le reportage de fond et la couverture de la politique. Il pense aussi aux femmes et fait des rubriques qui leurs sont directement destinées ou bien leurs vend *ELLE* grâce aux réclames subtilement placées dans le quotidien. Il s'adresse aussi aux enfants et aux plus grands qui apprécieront les *comics* à l'Américaine ou les romans qu'ils pourront découvrir d'une semaine sur l'autre, épisode

par épisode. Le Tiercé et les petites annonces permettent une fidélisation d'un public précis. *France-Soir* séduit alors un lectorat de plus en plus vaste. Pierre Lazareff veut en faire un « journal universel ».

Au tournant des années 1950-1960, l'immeuble de la rue Réaumur est son centre névralgique : plus de 2 000 salariés y travaillent ; 50 linotypes et 8 rotatives s'occupent de l'impression des différentes éditions ; des crieurs, des cyclistes, des motards et des camions vont livrer le précieux nectar, dans les rues de Paris ou aux gares et aéroports afin d'inonder tout l'Hexagone. Les ventes dépassent alors le million d'exemplaires en 1954.

¹ Raymond Manevy, président du Centre de formation des Journalistes et Secrétaire Général de « France-Soir ». Conférence prononcée en Sorbonne le 22 mai 1958 (Cycle d'information sur la gestion et l'administration des Entreprises).

Une entreprise de presse doit d'abord satisfaire sa clientèle : le lectorat populaire, qui a fait le succès de *France-Soir*, s'en détache petit à petit, à partir des années 1970, privé de cette presse quotidienne qui permet de tisser le lien social entre les individus et les communautés. France-Soir n'a pas su s'adapter à l'évolution sociétale et culturelle des français, à l'heure où la culture de masse permettait à tout un chacun un accès universel à de nombreux produits.

L'école d'été Métis a permis la rencontre entre chercheurs travaillant à partir de méthodes et sur des thématiques différentes, ce qui a nourri ma propre recherche. Les discussions collectives, très stimulantes, pendant la semaine ont ouvert de nouvelles perspectives. De plus, la conclusion de l'école, où il a été rappelé la grande diversité des métiers possibles à la suite d'un doctorat en sciences humaines et sociales, m'a personnellement rassurée sur mon projet professionnel déjà fortement engagé.